



ONÉGUINE

D'APRÈS
ALEXANDRE POUCHKINE

MISE EN SCÈNE:
JEAN BELLORINI

21.02 – 05.03.23

J' AIME
LE FEU DE
LA JEUNESSE,
L'ÉCLAT,
LA FRÉNÉSIE...

Ma, me, je: 19h
Ve: 20h / Sa, di: 17h30

Durée: 2h
À voir en famille dès 15 ans

ÉQUIPE ARTISTIQUE

Mise en scène:

Jean Bellorini

Réalisation sonore:

Sébastien Trouvé

Assistanat à la mise en scène:

Mélodie-Amy Wallet

Composition originale librement
inspirée de l'opéra Eugène Onéguine
de Piotr Tchaïkovski

Enregistrée et arrangée par:

Sébastien Trouvé

et Jérémie Poirier-Quinot

Flûte:

Jérémie Poirier-Quinot

Violons:

Benjamin Chavrier

Florian Mavielle

Alto:

Emmanuel François

Violoncelle:

Barbara Le Liepvre

Contrebasse:

Julien Decoret

Euphonium:

Anthony Caillet

Avec:

Clément Durand

Gérôme Ferchaud

Antoine Raffalli

Matthieu Tune

Mélodie-Amy Wallet

Spectacle créé le 23 mars 2019
au Théâtre Gérard Philipe,
centre dramatique national
de Saint-Denis (France).

Le texte est publié aux éditions
Actes Sud, collection Babel.

Programme de salle réalisé
par Brigitte Prost.

Connaissez-vous *Eugène Onéguine*, ce roman d'Alexandre Pouchkine écrit entre 1821 et 1831 – celui-là même qui inspira Piotr Tchaïkovski pour son opéra en 1878 et dont le personnage éponyme incarne la figure romantique de la jeunesse aristocratique mondaine de Saint-Petersbourg, festive, adepte du luxe et désœuvrée?

Vous souvient-il de tous ces ingrédients du romantisme, du spleen au duel fratricide en passant par l'amour impossible? Il y est en effet question de l'héritage de domaines en campagne, d'une amitié «pour tuer le temps» avec Lenski, un jeune poète amoureux d'Olga, d'une jeune fille vertueuse, éconduite, Tatiana, mais aussi de trahison et de mort...

Pour André Markowicz, ce roman en vers, Eugène Onéguine, nous pouvons le résumer en une phrase: «le non histoire d'une non-rencontre».¹

PETITS SECRETS DE COMPOSITION:

Un classique est «une pièce d'or dont on n'a jamais fini de rendre la monnaie», disait à juste titre Louis Jouvet. Vous allez en faire l'expérience sensible à travers un dispositif scénique bi-frontal où chaque spectateur, équipé d'un casque audio, est invité à une plongée dans l'imaginaire, conduit par des voix, tantôt chorales, tantôt chuchotantes de cinq comédiens qui se mêlent parfois à une bande-son réalisée à partir d'extraits de l'opéra de Tchaïkovski.

Vous retrouverez l'équipe artistique d'*Un fils de notre temps*, avec son esprit de troupe, et la saveur de la traduction d'André Markowicz, cet orfèvre de la langue russe qui a mis près de vingt-huit ans à traduire les cinq mille cinq cent vingt-trois vers de ce roman, et su transmettre la saveur de la métrique russe et de la langue de Pouchkine.

André Markowicz est au cœur de ce projet, lui, ce poète qui a commencé à traduire Pouchkine à l'âge de seize ans, alors qu'il fréquentait le cercle de traducteurs de Efim Etkind (1918-1999), cet éminent spécialiste de l'Histoire de la littérature russe qui dispensait ses enseignements à l'Université de Nanterre et de la Sorbonne.

Comme il l'est pour tout Russe, Pouchkine est l'âme de ce traducteur dont la mère connaissait Onéguine par cœur, «du début à la fin», comme le précise lui-même ce dernier, «depuis le blocus de Leningrad – où, petite fille, elle se répétait les descriptions des repas et des fêtes, dans le froid et la famine». Et d'ajouter: «Quand on l'évacuait de la ville assiégée, une dame, touchée de voir une enfant connaître si bien un texte aussi sacré, lui en avait offert une édition miniature, la sienne. Depuis ce jour, cette édition ne l'avait jamais quittée jusqu'au moment où, pendant nos vacances en Italie, à Naples, la valise lui avait été volée et le livre perdu.» Trente-cinq ans plus tard, son fils lui offrait l'édition Babel de sa traduction.

Que cette création d'*Onéguine*, d'un auteur russe, soit une belle occasion de sentir combien les artistes peuvent être les ambassadeurs de la liberté de penser, de rêver, de créer – même sous l'oppression. Son traducteur est en cela le meilleur guide qui soit, lui qui a publié il y a quelques mois, en juin 2022, au Seuil, *Et si l'Ukraine libérait la Russie?* un libelle où il dit combien la défaite russe en Ukraine pourrait être la fin de cette interminable répétition des «autocraties ultraviolentes» qui font l'histoire de la Russie, et donc une victoire pour la Liberté de ce pays.

1 – André Markowicz, «Traduire Pouchkine», in Julien Collonges et Dmitry Kudryashov, *Pouchkine illustré*, Paris, Somogy éditions d'art, 2010, p. 227.

ALEXANDRE POUCHKINE — Né en 1799 à Moscou dans une famille de la noblesse russe, il est l'arrière-petit-fils d'un jeune noir acheté à Constantinople et offert comme curiosité au premier empereur – qui lui assura une excellente éducation, fortune et carrière. Lecteur passionné dès sa jeunesse, Alexandre Pouchkine se consacre à la littérature au sortir du Lycée Impérial. Condamné à l'exil par le tsar Alexandre I^{er} pour avoir écrit des poèmes libertaires, il échappe à la Sibérie, mais doit se rendre en 1823 en Crimée et dans le Caucase. C'est alors qu'il écrit un roman en vers, *Eugène Onéguine*, parallèlement à de la poésie, pendant cette période de dix ans où il fut enfermé. Nicolas I^{er} devenu Tsar, clément, le fait revenir à la cour, mais le poète meurt d'une balle dans le ventre reçue en 1837 lors d'un duel, laissant une œuvre avec poèmes, contes, nouvelles et drames – dont *Boris Godounov* (1825), *La Roussalka* (1832) ou *La Dame de pique* (1833).

ANDRÉ MARKOWICZ — Né en 1960, André Markowicz a passé ses premières années en Russie. Depuis 1981, il a publié plus d'une centaine de volumes de traductions, d'ouvrages de prose, de poésie et de théâtre. Son œuvre est une constellation de mondes. Au théâtre, il a participé à plus d'une centaine de mises en scène de ses traductions, en France, au Québec, en Belgique ou en Suisse. Il a traduit l'intégralité des œuvres de fiction de Fédor Dostoïevski pour les éditions Babel/Actes sud (45 volumes), le théâtre complet de Nicolas Gogol, *Du malheur d'avoir de l'esprit* d'Alexandre Gribouïéov, les pièces d'Alexandre Pouchkine (*Scènes dramatiques et Boris Godounov*) et son roman en vers *Eugène Onéguine*, *Le Bal masqué* de Mikhaïl Lermontov, *Cœur ardent*, *La Forêt* et *L'Orage* d'Alexandre Ostrovski, ainsi qu'une quarantaine d'autres pièces d'auteurs d'Alexandre Soukhovo-Kobylina à Léon Tolstoï, en passant par Léonid Andréïev, Maxime Gorki, Nicolas Erdman, Evguéni Schwartz et Alexandre Vvédenski. Il a également traduit quatorze pièces de William Shakespeare (dont *Le Roi Lear*) et en collaboration avec Françoise Morvan *Le Songe d'une nuit d'été*, ainsi que le théâtre complet d'Anton Tchekhov, tant et tant. Mais Pouchkine reste le cœur battant de tous ces mondes, «à l'origine de la langue russe moderne», lui qui «a lancé tous les débats qui [...] ont fondé la vie intellectuelle de la Russie.»²

JEAN BELLORINI — Après avoir reçu une solide formation à l'École Claude Mathieu, Jean Bellorini crée à vingt ans, en 2001, la Compagnie Air de Lune. Il met alors en scène *Un violon sur le toit* de Jerry Bock et Joseph Stein (en 2002), *La Mouette* d'Anton Tchekhov (une création accueillie au Théâtre du Soleil, dans le cadre du Festival Premiers Pas, en 2003), *Yerma* de Federico García Lorca (également au Théâtre du Soleil, en 2004) et *L'Opérette*, un acte de L'Opérette imaginaire de Valère Novarina (une création au Théâtre de la Cité Internationale, en 2008).

En 2010, il réalise un spectacle en deux époques, *Tempête sous un crâne*, d'après *Les Misérables* de Victor Hugo au Théâtre du Soleil. Deux ans plus tard, il met en scène *Paroles gelées*, d'après l'œuvre de François Rabelais, puis, en 2013, *Liliom ou La Vie et la Mort d'un vaurien* de Ferenc Molnár, au Printemps des Comédiens (à Montpellier). En 2013, il crée *La Bonne Âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht au Théâtre national de Toulouse et, en 2014, reçoit les deux Prix Molière, celui de la mise en scène et celui du meilleur spectacle du Théâtre Public, respectivement pour *Paroles gelées* et *La Bonne Âme du Se-Tchouan*.

En 2014, il est nommé à la direction du Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis, l'année même où il met en scène pour le jeune public *Cupidon est malade* de Pauline Sales, et l'année suivante *Un fils de notre temps*, d'après le roman d'Ödön von Horváth, un spectacle présenté «plus d'une centaine de fois», dans des salles de spectacle comme dans des lieux non lieux de théâtre (du lycée à la maison de quartier).

En 2016, il crée au Festival d'Avignon Karamazov, une nouvelle adaptation de roman, ici de Fédor Dostoïevski (nommé pour le Molière du spectacle de théâtre public 2017). Au fil des saisons du Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis, il reprend plusieurs de ses œuvres passées *Liliom*, *Tempête sous un crâne* et *Paroles gelées*, de sorte à les constituer en «un répertoire vivant». En 2018, il crée *Un instant* d'après *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et en 2019 *Onéguine* d'après *Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine.

En 2020, l'année où il met en scène *Il Tartufo* avec la Troupe du Teatro Stabile de Naples (qui fut présenté au TNP en 2022), il devient directeur du TNP de Villeurbanne. L'année 2021 est celle de la création de *Et d'autres que moi continueront peut-être mes songes*, à partir d'un texte de Firmin Gémier, «Hérault du Théâtre populaire», et 2022, celle de la création du *Suicidé* de Nikolai Erdman.

Parallèlement à son activité de metteur en scène de théâtre, Jean Bellorini signe les mises en scène de plusieurs opéras: *La Cenerentola* de Rossini à l'Opéra de Lille, en 2016, puis il crée la mise en espace d'*Orfeo* de Claudio Monteverdi au Festival de Saint-Denis et celle de *Erismena* de Francesco Cavalli au Festival International d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence en 2017, en complicité avec Leonardo García Alarcón, chef d'orchestre qu'il avait rencontré deux ans plus tôt autour de *La Dernière Nuit*, une création originale autour de l'anniversaire de la mort de Louis XIV, au Festival de Saint-Denis. En 2018, il met en scène *Rodelinda* de Georg Friedrich Haendel à l'Opéra de Lille.

L'attachement et la défense de Jean Bellorini est des grands textes dramatiques et littéraires s'inscrit dans une Défense et illustration plus large de l'acteur et de la troupe, d'un théâtre poétique, musical et somme toute populaire.

2 — 4^e de couverture de Alexandre Pouchkine, *Eugène Onéguine*, roman en vers traduit du russe par André Markowicz, Arles, Actes Sud, coll. Babel, n° 924, 2005.

Brigitte Prost: Vous avez fait l'École Claude Mathieu, eu vos chocs esthétiques, avec Peter Brook et Ariane Mnouchkine...

Jean Bellorini: ...dans deux extrêmes différents, l'espace vide et le grand spectacle.

B.P. Et vous avez mis en scène plusieurs textes russes dont *La Cerisaie* de Tchekov que vous donnez volontiers comme votre première mise en scène. Il y a ensuite *Oncle Vanja* du même auteur avant qu'*Onéguine* n'arrive et *Les Frères Karamazov*, ainsi qu'Erdman, *Le Suicidé*. Pour tous ces projets, André Markowicz ne fut jamais loin. Comment s'est faite votre rencontre, puis votre collaboration ?

J.B. J'ai rencontré André Markowicz quand je suis devenu directeur du TGP. André est venu faire des ateliers avec les élèves sur la traduction et l'interprétation, cet acte infidèle que doit être la traduction. Et cela a été une grande rencontre, peut-être une des plus grandes rencontres pour moi.

B.P. Vous l'avez ensuite sollicité quand vous avez décidé de vous attaquer aux *Frères Karamazov* ?

J.B. Oui. J'ai alors compris à quel point *Onéguine* était l'œuvre de sa vie. Il a mis vingt-six ans à traduire ce texte, ce texte qui était dit à voix haute par sa maman depuis sa plus tendre enfance, un texte qui touche au berceau de la littérature russe, qui en donne l'extrait le plus intime et le plus fort. C'est un hommage aussi au français: il y a l'âme russe et toute la délicatesse française, et tout l'humour. C'est un mélange d'André Markowicz. Vraiment.

B.P. Votre projet d'*Onéguine* est grandement inspiré d'André Markowicz ?

J.B. En fait, c'est lui qui nous a donné la force d'oser dire ce texte comme un grand poème et non pas comme un texte de théâtre ou un texte d'opéra que nous aurions adapté avec des personnages. Pour le travail avec les cinq acteurs, la maman d'André Markowicz est venue très régulièrement. Elle disait une strophe en russe et on la répétait en français. Il fallait trouver les mêmes résonances, les mêmes assonances.

B.P. Vous connaissiez aussi l'Opéra de Tchaïkovski ?

J.B. Je connaissais bien plus l'opéra que le texte. C'est par Tchaïkovski que je suis rentré dans *Onéguine*. Et quand on a commencé à travailler avec André, c'était l'histoire d'une grande voix qui se partageait. C'était aussi des retrouvailles avec tout le travail que j'avais fait avec *Tempête sous un crâne*, des *Misérables* de Victor Hugo. Il n'y avait pas d'interprétation directe, mais un acteur-narrateur, un théâtre-récit. Pour être très précis et honnête, l'idée était, juste après *Les Frères Karamazov*, de faire une création à l'inverse des *Frères Karamazov* qui était très spectaculaire et demandait des très grands plateaux. J'étais à Saint-Denis; je dirigeais le Théâtre Gérard Philipe, et voulais faire un spectacle qui puisse amener la poésie russe dans le public, sans rien, le texte dans le crâne.

B.P. L'idée est alors née d'utiliser des casques-audio ?

J.B. Oui. Très vite, j'ai eu cette envie de travailler avec des casques-audio et d'avoir un énorme décor, mais totalement imaginaire. Tout d'un coup, c'était la réunion de cette écriture, de cette traduction qui est la plus belle traduction. C'est de la poésie. C'est aussi beau que les plus grands poètes français. Et en même temps, c'est d'une fidélité extrême et au sens et au son, et à la forme, et à la rythmique. L'idée était très simple. C'était de se dire que l'on construit un spectacle avec juste des spectateurs qui se regardent les uns en face des autres et cinq acteurs au milieu qui se partagent un texte et on met tout le décor dans le son, dans la tête des gens.

AU CREUX DE L'OREILLE.

B.P. Il y a ainsi eu tout un travail de tissage des mots avec la musique de Tchaïkovski ?

J.B. La dimension musicale est très grande dans ce spectacle. Il y a eu tout un travail avec Sébastien Trouvé de mise en écho, en son. L'idée, c'est qu'on pouvait se dire qu'on était à Saint-Denis, qu'on allait dans n'importe quel espace (Lycée, Maison de quartier, Université) et qu'on amenait notre dispositif. Tout d'un coup, on rentrait ensemble, acteurs et spectateurs, dans le décor. Cela nous a sauvé, car c'est le seul spectacle que nous avons pu faire en 2020-2021 quand tout était fermé, à l'arrêt. On pouvait faire du théâtre pas dans les théâtres. On a beaucoup joué ce spectacle quand on est arrivé au TNP dans la Métropole de Lyon. L'idée était vraiment d'amener le théâtre où il n'y en a pas. J'ai toujours revendiqué de la joie spectaculaire, de la joie visuelle, et en même temps, cela peut impressionner. Ce spectacle est le chemin inverse: il s'agit d'amener du spectacle, d'amener du grandiose et d'amener de l'exigence, mais par le son, le sensoriel, la musique. C'est comme un paysage sonore, comme la bande originale d'un film.

B.P. Pour ce qui est du dispositif scénique, vous avez opté pour un bifrontal ?

J.B. Oui. On arrive avec notre gradin avec des casques et au centre, il y a juste une table et un piano préparé qui envoie plein de sons, déclenche des images sonores et permet de jouer du piano. Et il y a une petite capsule (un micro) posée sur la table, une trompette et des bougeoirs. Tout va passer par cette petite capsule. Pour moi, c'est important que les gens se regardent écouter, mais au fond, c'est presque uniquement éclairé à la bougie pour arriver au noir. Ce qui est important, ce n'est pas ce que nous voyons, mais ce que nous voyons à l'intérieur de nous-même. C'est une grande veillée. Une disparition de l'image au profit de l'imaginaire.

B.P. Il y a aussi une forme de liberté. Les spectateurs peuvent enlever leur casque et n'écouter qu'un chuchotement.

J.B. Oui, l'histoire est chuchotée. C'est vraiment très doux. Au creux de l'oreille. Quand on met le casque, on entend ce chuchotement, la musicalité et la dimension lyrique. On entend la neige, le bal, le craquement sur le sol des pieds qui dansent. C'est à ce niveau-là d'intime et de gros plan dans l'oreille.

VOS PROCHAINS

RENDEZ-VOUS

SAISON 22—23

18—19.03.23

LA POÉSIE DU GÉRONDIF

Jean-Pierre Minaudier / Benjamin Knobil

21—26.03.23

7 SŒURS DE TURAKIE

Emili Hufnagel et Michel Laubu – Turak Théâtre

30.03—02.04.23

L'ANALPHABÈTE

Agota Kristof / Catherine Salviat – Sociétaire
honoraire de la Comédie-Française

29—30.04.23

**HOMMAGE
À KASSÉ MADY DIABATÉ**

Kala Jula, Fama Diabaté et Gangbé Brass Band

02—13.05.23

PAGAMENTO

Ritualitos

Création

Omar Porras / Christophe Fossemalle

Pagus Valdensis

Installation

Emili Hufnagel, Michel Laubu / Turak Théâtre
Sophie Berger, Fabrice Melquiot et Ernst Zürcher

Bal Littéraire

Avec les auteurs :

Domenico Carli, Odile Cornuz,
Emmanuelle Destremeau, Benjamin Knobil
et Fabrice Melquiot

TKM Théâtre Kléber-Méleau

Chemin de l'Usine à Gaz 9, CH-1020 Renens-Malley

Billetterie: +41(0)21 625 84 29

info@tkm.ch / www.tkm.ch